

## La mesure des tombeaux

(hommage à Verlaine)

Nous sommes auprès du tombeau et scrutons les alentours où il n'y a rien, rien d'autre que nous ici et nous le savons bien, puisque nous sommes venus dans cet endroit seuls. Nous n'avons pas souhaité être accompagnés, il nous semblait que c'était à nous de faire la démarche, d'y aller nous-mêmes malgré la difficulté. Il a fallu traverser la plaine où guettaient des lanceurs et des piocheurs, il faut faire attention, nous a-t-on répété, lorsqu'ils te prennent, tu n'en a plus pour longtemps. Et nous avons répondu qu'on n'en avait de toute façon plus pour longtemps... Le tombeau est vide, il est fait en béton banché d'une seule pièce hors le couvercle qui est entreposé sur deux chevrons juste à côté. J'ai apporté mon mètre ruban, il faut mesurer le tombeau en longueur, largeur et profondeur, l'étude doit le spécifier. Pour mesurer la profondeur, il va me falloir descendre à l'intérieur... Je regarde les environs, il n'y a personne qu'une lande déserte de bruyères et d'ajoncs; un arbre court sur la gauche est si décharné qu'il ne peut rien dissimuler, un autre à trente mètres de même ; à côté se trouve une pierre assez grosse..., assez grosse pour cacher quelqu'un, je le pense et me le dis. Et puis je chante : *des arbres et des moulins sont légers sur le vert tendre...* Que faire, la crainte s'est insinuée en moi tout doucement alors que je chantais, elle est descendue et s'est emparée de quelques endroits, dans le ventre peut-être ou bien dans les épaules... Quelqu'un y guette quelque chose, c'est moi qu'il guette, je ne sais..., et s'il surgissait... Je tombe en rêve dans le tombeau que l'on bouche, personne ne m'entends plus, la lande est silencieuse... Descendre m'inquiète. Je marche tout autour du tombeau, pourquoi suis-je venu, ce n'est plus qu'un endroit farouche et pourtant tout est si calme. Une brise légère souffle avec régularité, apportant des senteurs de fleurs indistinctes ; le ciel est sans nuage, on entrevoit la vie calme et tranquille des temps premiers qu'on imagine sereins. Des oiseaux virevoltent en se jetant au bas des falaises qui bordent cet endroit. Il a fallu les escalader, ce n'était pas facile, cependant d'autres avant moi avaient préparé le terrain et j'ai trouvé aux passages dangereux des boucles et des pitons où accrocher les mousquetons comme il fallait. Je suis monté sans regarder derrière, il fallait bien que j'y aille... Je dicte au dictaphone ceci : nous sommes auprès du tombeau, il n'y a rien alentour que la végétation rase du plateau. Le tombeau est assez profond, le couvercle est posé tout près. Je donnerai aussi les mesures du couvercle, on ne sait jamais. Le tombeau ne dépasse que de vingt centimètres du sol, le reste est enfoncé jusqu'à plus d'un mètre cinquante à ce que je peux en juger... Je ne peux pas me permettre de donner des mesures approximatives, il faut que j'y descende. Je laisse filer le ruban jusqu'au fond du tombeau mais un redent m'empêche d'être sûr de la mesure... Tombeau plein d'eau, impossible d'y descendre, je le dicte et l'efface.... Il me faudrait descendre et pourtant je n'ose pas. La brise semble s'intensifier un peu, ainsi certaines feuilles rases bougent davantage, on a l'impression que s'y faufilent des formes, un renard au loin, un homme qui rampe, qui sait ce qu'il en est. Je n'ai pas peur et j'ai

peur, je veux dire que je crains quelque chose et pourtant rien n'est à craindre, je le sais. Ainsi je suis confus, car il me reste dans le corps une oppression comme une douleur de compression ; je crache au vent, la brise s'intensifie... Je dicte : la brise s'intensifie, le vent soulève des feuilles et des morceaux de branches ; je suis obligé de me courber pour résister à la force des souffles qui viennent par à coup et traversent la lande avec rage ; oui, une rage violente. Cette tempête soudaine m'empêche de bien travailler, je ne sais s'il ne va pas falloir abandonner et revenir plus tard... Revenir plus tard ici sur la lande, franchir les lieux où les piocheurs attendent, les lanceurs guettent, non, me dis-je et je déroule encore le mètre ruban. La mesure de longueur est de deux mètres vingt, la largeur de quatre-vingt-deux centimètres, zéro quatre-vingt-deux donc. Je dicte longueur 2,20 ; largeur 0,82 ; j'écoute ce que j'ai dicté. Faut-il tenir compte de l'épaisseur du béton ou bien seulement de l'encombrement du tombeau. Qui me donnera les réponses ? Que va-t-on faire de ce tombeau et des autres que l'on trouve ici et là sur la lande. Pour comprendre qui étaient les peuples d'autrefois, il nous faut établir par des chiffres des sources sûres... Je suis passé derrière le tombeau et je regarde au loin la lande qui s'en va en pente douce sous le ciel incertain où courent les nuages affolés. Une tempête se lève mais je ne risque rien, des oiseaux passent en se jouant des tourbillons de l'air. J'avance devant moi, je contourne le tombeau, je fais en quelque sorte demi tour pour revenir aux arbres, l'un sur la gauche l'autre pas très loin, j'observe les gesticulations que donne la tempête à leurs branches, rien ne me paraît naturel et pourtant tout l'est en ce lieu désert qui servait de cimetière aux peuples d'autrefois. Ils menaient là leurs morts et puis c'était la montagne aux ancêtres qui était sacrée, personne ne s'y rendait en dehors des processions de deuil. On y chantait des psaumes pour éloigner les mauvaises âmes car il y en avait. Un serpent dans la lande, une jolie vipère a vite fait de piquer le pied ; un lézard de brûler la main qui voulait l'attraper, un oiseau de proie de crever les yeux qui l'observent, sans compter la vermine qui pullule sous les bruyères millénaires, dans les enchevêtrements de racines tortueuses qui enlacent le pied et font tomber le corps, alors la vermine affamée dévore par le visage; les vers pénètrent, les perce-oreilles rentrent, par la bouche ou le nez, ils envahissent et, dans les oreilles, progressent des limaces ; « âmes mauvaises reculez » dit le prêtre et la procession avançait sur la lande... Je m'assoie sur une petite pierre et me rapproche ainsi du sol où je contemple sans pensée les entrelacements des plantes. Je ne suis qu'à quelques pas de l'arbre le plus à gauche, le vent souffle fort, j'enfonce mon bonnet et je me sens bien, bien au chaud grâce à la laine de mouton qui couvre mes oreilles. Je boutonne les deux derniers boutons de ma veste car sinon le vent s'engouffre et me refroidit. Je dicte : la lande est déserte, pas une ombre n'y bouge que celles très incertaines de deux arbres ; cependant *tout halète, tout n'est qu'effort et mouvement*. La lande semble tendue et l'air au-dessus d'elle aiguise encore cette tension, ainsi les arbres résistant se tendent encore davantage sous le vent. Il n'est pas facile de déployer le mètre, le vent l'emporte ou le déplace sans cesse ; je cherche sur la lande de petites branches fines qui pourront servir de piquets pour retenir la boucle du ruban... On dit qu'on tenta de construire en ce lieu venté des

moulins mais la population craignait que ce ne soit dangereux ; on raconte qu'un seul meunier eut le courage de construire et d'y demeurer mais très peu de gens vinrent le fournir en blé ; il eut une fille qui s'appelait Amélie, on ne voulut pas qu'elle se marie car on la soupçonnait d'être capable de sortilèges. Comment vivre sur la lande sans qu'il n'y ait du démon ?... Je me baisse et fouille parmi les tiges et les racines, je palpe et tente de reconnaître ce qu'il me faut, il faut que ce soit solide mais facile à enfoncer. Je n'ai pas pris de couteau, c'est un tort. J'arrache un morceau de racine, il en vient un mètre environ qu'il m'est difficile de séparer du reste de la plante. Des larves sont découvertes et remuent, elles se tordent en des efforts lents et puissants ; je les observe qui se contorsionnent comme on s'étire puis je reviens à ma tige ; comment faire pour la couper. Sous le fouillis de plantes, je cherche une pierre, il y en a certaines dont les éclats sont très coupants. Je déloge deux papillons qui disparaissent dans les rafales du vent ; j'enfonce mon bonnet et m'active, remue, m'aidant du talon pour désolidariser du sol une pierre qui me semble adaptée, mais elle est trop grosse ; je me lève et puis je regarde au loin la lande qui s'étend en ondulations souples et grises. Partout domine la même couleur fade, je tourne la tête, il me semble que vient de passer une ombre, je me concentre sur le mètre ruban que je tiens dans la main, j'en déroule un bout, je l'enroule. Dans l'autre main, je fais tourner le morceau de racine comme une corde, les lanceurs en usent ainsi avec deux tiges un peu plus longues qu'ils lestent de deux pierres assez rondes et d'au moins un kilo ; ils parviennent ainsi à stopper la course d'un lièvre aussi bien que celle d'un humain comme moi, seuls les chevaux leur échappent. Sur la lande, il me semble parfois que se glissent dans des ondulations des ombres ou bien que le tapis de plantes gonfle anormalement comme si par dessous circulaient des taupes longues comme des serpents... J'avance en traînant les pieds pour faire du bruit, je voudrais qu'ainsi s'éloignent les bêtes qui se dissimulent ; j'approche un peu de la pierre qui est assez grosse, je fais semblant de ne pas m'y intéresser mais je me crispe un peu pour être prêt, prêt à quoi, prêt à bondir, à sauter sur le côté, à me défendre ; je ne me sens prêt à rien, j'avance encore un peu et puis.... Puis je reste à distance, regarde au loin où le vent malmène les plantes ; des tourbillons surviennent brusquement et les écrasent parfois... Qui écrasera mon crâne lorsqu'il le faudra, lorsque je serai mort une bonne fois ?.. *Va ton chemin sans plus t'inquiéter*, je me souviens de ce vers et j'avance encore d'un pas et de deux, puis je monte sur la pierre : *la route est droite et tu n'as qu'à monter*, c'est le vers suivant. Voici que je regarde perché sur la pierre, la lande à mes pieds où rien n'a lieu que la tempête qui roule des bourrasques dans le flux d'un vent continu. Des feuilles soudain se soulèvent et des poussières circulent vivement. Je regarde le mètre, l'enroule, le déroule tandis que le vent soulève mes cheveux. Bientôt je dicte : le tombeau se trouve à quelque trente mètres d'une grosse pierre et de deux arbres, sa longueur est parallèle à une ligne formée par la pierre et l'arbre le plus loin... Je saute et m'éloigne de la pierre; je retourne au tombeau, me le formule ainsi. La lande me paraît hostile, je ne le comprends pas. Il me faudrait décider de descendre dans le tombeau, je n'y parviens pas. Subitement on saute, on y est, mais je regarde la longue dalle de

béton qui sert à recouvrir la tombe. Je tente de lester le mètre avec une pierre que j'accroche avec la racine ; ainsi il serait possible de mesurer sans descendre. Je mesure quelque deux mètres cinquante mais c'est imprécis, combien de centimètres entre le zéro du mètre et la pierre, dix huit et quelques millimètres. Je recommence, deux mètres cinquante-deux et trois millimètres auxquels il me faut enlever dix-huit trois, ce qui donnerait deux mètres trente-quatre. Je dicte : la profondeur du tombeau est de deux mètres trente-quatre ; un redent cependant à cinquante-trois centimètres en fait le tour ; il est d'une largeur de huit centimètres et de même épaisseur. Les bords en sont ébréchés. C'est contre lui que vient se loger le couvercle... En frottant la liane contre le bord du tombeau, je parviens à faire des morceaux courts qui me servent à prendre correctement les mesures, le vent me harcèle parfois, j'ai envie de partir... Ah comme je pleurerais le jour de ma mort si j'étais moi-même vivant, je pleurerais comme le criminel qui voit son crime, comment ceci peut-il avoir lieu, comment est-ce possible ? On conduisait avec cérémonie le défunt jusque sur cette lande et puis personne n'y revenait que mort ; on emportait les cercueils pour accomplir les rites, les faisant tourner autour des tombeaux qu'on honorait un à un ; la petite foule des prêtres et des gens réservés venait disposer des offrandes puis chacun mangeait un peu assis sur le mort, et le couvercle était mis. On construisait les tombeaux longtemps avant; on venait avec une équipe de maçons voués à ces constructions, on apportait le matériel à dos d'ânes. Les ânes étaient décorés de figures effrayantes et de clochettes fêlées aux timbres agaçants, les piocheurs et les lanceurs ne s'approchaient pas de tels convois comme ils n'approchaient pas des convois mortuaires ; ce sont avant tout des chasseurs, ils aiment le vivant... Mais quel temps est-on et depuis combien du même temps suis-je ici. Suis-je mort puisqu'ici ou bien suis-je en train de prendre de véritables mesures qui serviront à dresser une sorte d'image de la population des temps anciens qui est venue là pour enterrer ses morts, mais n'enterrons-nous pas nos morts ici même ? Ai-je passé l'Anse des Trépassés, ai-je marché guetté par les peuples démoniaques, les piocheurs et les lanceurs... Le vent me tourne l'esprit. Je dicte : je crois que je deviens fou, des temps anciens remonte la rumeur, je suis pris à l'intérieur comme en une tempête ; il fait un temps affreux des nuages passent sous le ciel gris et les vents se font impérieux. Je m'applique à mesurer ; le couvercle fait deux mètres sur soixante-deux centimètres, il entre donc dans la fosse jusqu'au redent. On devait couvrir de terre ce couvercle et puis dresser un léger monticule au-dessus de la tombe de manière à couvrir les bords ; on y plantait des bruyères et des ajoncs afin que disparaisse l'endroit dans le paysage. Le temps a tout découvert, le ruissellement, le vent, les pluies, le gel ont agi lentement et lentement, ils ont dégagé le tombeau comme ils dégagent les pierres qui semblent ainsi remonter du fond du sol. Je suis assis sur la margelle du tombeau et je regarde sans penser mais je sens bientôt dans mon dos une sorte de présence, le vent qui décolle mon manteau me donne l'impression que circule entre mes épaules un petit rongeur. Je vois une taupe qui fouit le sol à mes pieds, la terre forme un petit monticule sans caillou ce qui est curieux puisque le sol en est plein. Je creuse du talon pour vérifier ce que j'avance, je constate que le sol

est rempli de caillou. Et alors, me dis-je et puis je dicte : qui a bien pu soulever les couvercles et faire disparaître les ossements ; qui vient ici aujourd'hui. Le couvercle n'est pas posé parallèlement au tombeau, il repose sur deux chevrons, des gens sont venus ici depuis peu, depuis peu on a nettoyé ce tombeau ; demander aux archives ce qu'il en est... La mode est revenue dans certains milieux politiques qui prônent un retour aux mœurs anciennes, d'enterrer les morts. On se sert souvent d'anciens tombeaux trouvés vides, parfois on en cherche, on les ouvre et l'on conserve dans de petits musées régionaux les reliques qu'on y trouve. La plupart du temps ce sont quelques perles de verroteries, des boucles de ceinture, souvent une poterie peinte en forme de pot dont bien souvent le couvercle est cassé. On y mettait les entrailles ou bien des mets, nous ne sommes sûrs de rien. Pour l'instant on compte trois mille tombeaux éparpillés sur la lande, d'autres sont découverts chaque année. Il me faut faire un effort pour me lever et me dresser au vent, il souffle davantage mais il ne fait pas froid, je dois visiter un deuxième tombeau qui se trouve à un kilomètre d'ici, suivant ce que je sais, il se trouve dans la direction qu'indique la plus grande longueur du tombeau ; je me cale sur cette ligne, je n'y parviens pas bien, comme je dois résister aux rafales, je ne suis pas stable sur mes pieds... Il me suffira de suivre une... Je dicte, du premier tombeau nommé 346, au second nommé 452, il faut suivre une ligne qui se poursuit en prolongeant le 346 dans le sens de la longueur, soit 20° 30 nord ouest, la marche est difficile car les bruyères et les ajoncs sont épais de quelque quarante centimètres, se munir en tous cas de chaussures hautes et de fortes guêtres... Mon dieu que d'efforts pour faire cent pas, je me plie en deux, je me baisse souvent, je m'arrête, le vent vient sur le côté ou de face, jamais il ne se lasse de changer de direction si bien qu'on ne sait comment lutter. La vie est une lutte, on le dit ; en marchant ça me vient, que suis-je venu faire ici ; à quoi cela sert-il. Tu es venu prendre les mesures pour apprendre ce qui est, ce qui est utile pour la connaissance, cette dernière permet de fabriquer des machines qui soulagent nos efforts... Je suis venu à pieds, j'ai évité les pièges que dressent les chasseurs. Je marche maintenant très prudemment, par deux fois, mon pied s'est enfoncé d'un mètre, le sol est percé de trous, on raconte qu'on extrayait ici une certaine pierre dont le goût s'était pris pour orner les autels domestiques... Les autels domestiques sont des niches que l'on creusait dans les murs, il y en avait un dans chaque pièce ; on y vénérât des dieux à formes animale ou humaine figurés par de petites statuettes que l'on trouve aujourd'hui très belles bien qu'on les sache issues d'un art plus ancien et plus noble mais nous aimons aujourd'hui les choses intimes, on les veut proches et mesurées, ainsi pour les tombeaux, nous avons cessé de nous ensevelir sous des dalles de pierre rare pour livrer nos corps au feu ; les cendres sont dispersées où l'on veut. Je me suis accroché à la racine d'une bruyère, je suis tombé et je suis resté là sans bouger jusqu'à ce que je sente dans mon dos comme une présence... Je dicte : à quelque distance du tombeau sont des trous réguliers qui peuvent causer des accidents, on s'y tord les pieds facilement mais on peut aussi s'y casser la jambe ou la cheville ; leur profondeur peut atteindre un mètre. Il faut aussi être prudent lorsqu'on marche sur les plantes car

des branches ou des racines forment des sortes de boucles dans lesquelles les pieds se prennent ; si l'on tombe, on sent une présence... La présence que je sens n'est pas une présence de créature, c'est quelque chose qui se tient sous le vent à la manière de l'air dans un endroit abrité, la chose n'enveloppe pas mais semble rester à distance; ce n'est pas une oppression mais une légère tension qui appuie sur les vêtements ; elle disparaît lorsqu'on se lève car le vent... Le vent alors que je me relevais me bouscula si bien que je fus déporté de quelques mètres et que je me retrouvais par terre, assis, un peu décontenancé dans une petite combe que je n'avais pas remarquée et au fond de laquelle stagnait un peu d'eau. Mouillé donc, je dicte : éviter la combe qui se trouve sur la droite à quelques trois cents mètres du tombeau et à six mètres de la ligne qui relie 346 à 452. Je me suis relevé, le vent m'a encore surpris, j'ai reculé de quelques pas puis j'ai eu froid car mes fesses étaient mouillées ; j'ai recherché un mouchoir dans la poche de mon paletot et je l'ai glissé entre le tissu et ma peau ; en marchant je me suis réchauffé, j'ai marché péniblement, que fais-je ici, pourquoi ? je me le suis demandé... En approchant du second tombeau, j'ai tout de suite remarqué qu'il était en quelque sorte de travers, c'est difficile à expliquer mais il semblait qu'on l'avait remué car il sortait de terre penché dans sa longueur et aussi dans la largeur . Ce qui donnait l'impression qu'on l'avait bougé, c'est qu'il émergeait du sol de plus de cinquante centimètres quand les autres tombeaux ne dépassent que de vingt. Subitement je sens la présence à l'intérieur d'une créature, bête ou homme ; ça na pas de sens puisque y tomber, c'est ne plus ressortir, trop profond... Je cesse d'avancer, remue dans ma main les petits bouts de racine qui me serviront de piquets ; je palpe le mètre ruban que j'ai glissé dans ma poche, décolle le mouchoir de mes fesses et le sort, le regarde sans quitter de l'œil le tombeau. Le vent me bouscule comme un ami, je préfère rester là que m'avancer encore pourtant le terrain descend un peu et m'incite à poursuivre ; je crains encore les trous dans le sol et les racines liane qui pourraient me faire tomber, tomber au pied du tombeau me semble périlleux car alors surgirait une main munie d'un lourd bâton, les piocheurs en ont de tels. Je l'imagine sans y penser, les images me viennent à peine, elles semblent vouloir émerger devant moi mais se retirent, s'estompent sans paraître. Parfois leurs mouvements invisibles me font légèrement chanceler, à moins que ce ne soit le vent ; pourtant il me semble bien qu'elles viennent au devant de moi comme viendrait un souffle d'air chaud ou froid dont on apercevrait les tourbillons. Je dicte : à moins de cinq mètres le tombeau semble avoir été bougé, il dépasse davantage du sol qui l'entoure fait de bruyères et de mousses, très peu d'ajoncs. Deux jeunes pins ont grandi derrière le flanc droit, droit par rapport à la ligne 356-452. Je m'écoute à l'enregistreur et je m'entends mal, si bien que je recommence ; je dois élever la voix. Nous élevons la voix parce que sinon le vent la couvre, on ne peut pas prévoir les coups de vent ; et je dicte à nouveau, la même chose, ce qui sert aux archives... Nous sommes venus ici parce qu'il nous avait semblé que c'était à nous d'accomplir la traversée dangereuse ; on ne pouvait pas risquer d'y envoyer les jeunes qui ont devant eux de longues années de recherches en perspective ; on a pensé, nous l'avons décidés, que nous autres les vieux, nous devions nous

sacrifier s'il le fallait ; et si l'on s'en sortait ce serait tout à notre gloire. Nous y sommes donc allés, j'y suis maintenant ; j'étais le plus âgé, alors je m'y suis lancé. Tout se passe bien et pourtant constamment je crains quelque chose. Je dicte : il n'est pas si facile d'accomplir la mission outre le vent qui me bouscule, des craintes inconsidérées m'occupent l'esprit et souvent l'égarent. Pour donner un exemple, lorsque je suis tombé, sans m'endormir mais comme en état de veille, je me suis vu en train d'organiser ma propre pendaison et ceci sans état d'âme ; ce qui est curieux, c'est que je ne craignais pas de mourir alors que communément, c'est une idée qui m'angoisse; ce qui est curieux, c'est que j'ai peur de quelque chose que je sais être rien, rien à craindre ici mais je sens des présences qui oppressent... *Surtout il faut garder toute espérance/ Qu'importe un peu de nuit et de souffrance*, qu'importe en effet puisque je suis venu, j'avance donc mais je titube sous le vent, ce qui m'est une souffrance, une souffrance vague car je ne perçois que la possibilité d'un handicap définitif dans cet empêchement, je n'y crois pas et je vais rabâchant entre mes lèvres « qu'importe un peu de nuit et de souffrance », comme si j'allais poussant une à une les portes des bistrots pour m'abîmer d'alcool et de vent. Le vent m'enivre en déséquilibrant mon corps... Le tombeau est devant moi, à quelques pas, je le regarde et ne le regarde pas, un nuage me fait lever les yeux, un autre m'incite à l'examiner, sa forme animale s'étire lentement et lentement se transforme ; il se déchire maintenant et ses contours le lâchent. Je me tiens debout sur la lande, dos au vent qui me pousse. Les bras ballants de chaque côté de mon corps et mes mains qui retiennent l'une le mètre, l'autre les petits piquets, je roule entre mes doigts les uns et caresse l'autre tandis que mes yeux sont emportés par le ciel mouvant qui entraîne ; ah, il fut un temps où d'enthousiasme je courais devant moi... Ce qu'il y a de bizarre dans ce tombeau, c'est qu'il semble qu'on ait tenté de le déplacer ; pourquoi ? puisqu'à construire cela demande moins de travail. Gênait-il ? Je vais en m'approchant encore, je devine maintenant le fond, et n'y aperçois rien d'autre qu'un peu de lichen gris. Je plante un piquet et y accroche le mètre, je tire et tombe à cause d'une pierre, me relève et mesure ; dicte alors : deux mètres vingt de longueur... Je passe sur le côté, tiens, pas de couvercle pour ce tombeau, je dicte : couvercle disparu. Je plante un second piquet et mesure la largeur, quatre-vingt deux centimètres, je dicte ; deux mètres vingt par zéro quatre-vingt-deux ; la profondeur est de deux mètres cinquante sans redent cette fois mais le tombeau dépasse du sol de cinquante centimètres en haut et à droite lorsqu'on se place dos au tombeau 346 ; il dépasse de vingt en haut à gauche ; en bas à droite c'est de vingt qu'il dépasse et de zéro en bas à gauche ; c'est un monobloc de béton banché... Je referme le dictaphone et.... Je tourne la tête d'un côté et de l'autre, quelque chose a frôlé mes vêtements, comme si une brise chaude et plus légère que le vent en avait soulevé l'étoffe. Je passe la main sur ma veste de toile, j'en éprouve la chaleur, soudain, j'ai chaud comme si m'envahissait un émoi. Je souffle pour exprimer la tension qui me parcourt lorsque je sens dans mes cheveux une bête qui remue; j'essaie de l'en défaire mais elle se démène et je crains qu'elle ne pique. Pour finir, c'est une abeille que je libère mais qui me pique au doigt. Ça fait mal, très mal, très mal ! Je me le répète à

vois haute pour calmer la douleur puis, je me mets à courir; j'ai chaud, terriblement chaud, pourquoi est-ce que je m'affole ainsi, cela a-t-il du sens. Combien de mètres me séparent maintenant du 452, je ne le sais pas car je ne le vois plus. Il semble que je me trouve dans un creux qui m'empêche de voir loin, pourtant le sol est plat, j'avance quand même comme si je montais pour franchir une bosse, en forçant davantage qu'il ne faut. Mon doigt est enflé et rouge, je le suce pour adoucir l'engourdissement. J'ai chaud sur tout le corps, des fourmillements courent sous ma peau, sur tout le torse, autour du cœur et dans le bas des jambes. Je relève mes chaussettes pour voir, je ne remarque rien de spécial, la peau est moirée de rouge sur un fond assez blanc entre les poils. Je ne tente pas de soulever mes habits pour connaître ce qui a lieu autour de mon cœur mais je passe la main à l'endroit en forçant un peu ; je tape même une ou deux fois avec le poing ; tout paraît normal. Entre temps, j'ai parcouru quelques cent mètres et je ne distingue toujours pas le tombeau 452. Je m'assoie pour réfléchir... J'avais emporté deux pommes, un morceau de pain et du chocolat, je mange tranquillement en prenant garde à ne pas malmener mon doigt ; le bruyères sous moi sont molles ; je mâche doucement sans réfléchir, je regarde mon carnet de notes en tournant les pages une à une, je manie le dictaphone pendant que je mange le pain et les pommes. Je garde un morceau de chocolat dans ma poche ainsi qu'un bout de pain ; il faut qu'il en reste, on se sait jamais. Il me faudrait rentrer bientôt mais j'ai un peu de temps ; soudain, j'ai sommeil, je m'allonge, au ras du sol, je ne crains rien, c'est l'impression que je ressens. En fait, je suis moins en vue ; être en vue est dangereux, cependant quand il faut prendre des mesures, il faut se mettre debout, s'affirmer en quelque sorte, c'est ce que je pense en n'osant encore fermer les yeux alors que s'embrume un peu ce que je vois : le ciel avec ses nuages qui passent rapidement au-dessus et se succèdent, nombreux et comme dilatés par la lumière qui les éclaire... Dans l'endroit où je me trouve, le vent ne vient pas, du moins, il ne rase pas le sol où je suis allongé... J'ai trouvé le calme, le silence et mes yeux qui se ferment dans un petit enfoncement de la lande où je suis venu mesurer. Nous mesurons les tombeaux de manière à pouvoir établir des certitudes ; pourtant lorsque je ferme les yeux, le sol qui me porte semble vouloir passer sur le côté, parfois même je ne suis pas sûr d'être allongé sur le dos, il se pourrait que je sois retourné, le visage face au sol sans le toucher pourtant car je ne sens pas les plantes sur ma peau ; il se pourrait seulement, je le sens quand je ferme les yeux, mon corps semble flotter, c'est ça ; et alors je perds le sens de l'orientation, je perds ma position, son image mentale en tous cas... Je m'endors par intermittence, m'arrachant subitement au sommeil comme s'il le fallait pour faire face à un danger, je parle alors tout haut : c'est pas vrai, il faut que ça me dérange !, et je remue alors vivement sur le tapis de bruyères et de mousses, cachant alors mes yeux avec mon bras ; l'obscurité me calme, je m'assoupis légèrement plusieurs fois ; je tourne et me retourne ; tout doucement les assoupsissements deviennent plus lourds, je pars, je m'endors et puis aussitôt, c'est la crainte, une ombre devant moi, une ombre dans mon dos, une ombre..., quelqu'un vient pour me battre ou me tuer. Je n'ai pas suspendu une outre de sang au-dessus de



ma couche comme le fit dans un conte ancien un tisserand malin, c'est moi la proie, je ne suis pas un leurre... Je serais l'appât qu'on aurait envoyé pour savoir les mystères de la lande. J'imagine des complots qui confortent mes craintes, jamais pourtant je n'y adhère, l'idée vient puis elle passe, les craintes aussi, je suis tout engourdi d'avoir dormi, le ciel se dégage un peu ; c'est le moment de me lever. Il faut retrouver 452, c'est de lui que je dois partir pour trouver la voie sûre qui ramène dans la plaine. La lande semble s'être assagie, le vent un peu calmé, il bruine légèrement, j'ai un peu froid. Je sors le dictaphone : à trois heures cinquante-deux, j'entame le retour...

Le tombeau n'est pas loin, je le retrouve facilement ; pourquoi a-t-on tenté de le déplacer ? Cela m'effleure encore mais je passe, dans mes poches je serre les poings sur le morceau de pain, avançant un peu difficilement contre le vent non loin de l'arbre et de la pierre que je dépasse et sur lesquels je me retourne pour voir, voir quoi ? Je baisse l'échine, c'est ainsi que je m'imagine et je m'empêtre les pieds dans les sphaignes épaisses et les touffes d'ajoncs, il me semble que le tapis de plantes est comme une éponge qui m'aspire... Et puis englouti dans une marée de plantes où tu ne peux nager, tu respirez sans faire de mouvements suffisants pour te dégager, tu t'empêtres davantage chaque fois que tu bouges et puis tu meurs après longtemps et on te retrouve enchevêtré comme une momie dans ses bandes... J'avance en essayant de faire de grands pas, parfois je tâte le sol du pied avant de me lancer ; je parcours ainsi un kilomètre nord nord est d'après ma boussole ; peu de gens empruntent cette voie puisque personne ne vient plus par ici, la sente est devenue étroite et parfois invisible, je cherche des yeux les signes de sa présence et parfois, je ne vois rien. J'avance donc sans direction, j'avance en quelque sorte logiquement, ce qui est de bon sens me paraît juste... Je suis la ligne d'un creux dans l'enchevêtrement des plantes *pour écarter la prudence méchante/ Dont la voix basse est pour bloquer le pas*, j'avance au gré de celui-ci ; souvent il devient indistinct au milieu du territoire bosselé de la lande. Le vent devant moi semble tiédir mais il devient humide, je crains la pluie qui mouillerait mes habits et le froid qui peut-être s'ensuivrait. Lorsque la nuit descend sur la lande, on a des chutes de température qui peuvent atteindre dix degrés, ....., dix degrés, c'est le froid qui descend comme on dit qu'il descend en un peu moins d'un quart d'heure dans le corps qui vient de mourir ; je touche mon front ou bien ma main, mon corps est un peu froid. De qui donc est ce front qui s'obstine maintenant tandis que le mouille un petit crachin, de qui la main qui gratte le morceau de pain dans une poche de blouson sur une lande déserte où chemine un homme qui chante : sois gai afin que tu ne t'endormes sur la voie. La voie est maintenant tracée, les plantes ont laissé place à la terre tassée ; je devine des empreintes de pattes, de renard certainement. Quelques unes sont bien distinctes dans la terre boueuse qui borde de petites flaques imbibée de jus de racines en décomposition ; l'eau y est profondément noire, elle reflète le ciel très précisément, des nuages y passent. Et puis tandis que je me penche sur l'eau noire, une présence encore revient elle est dans mon dos et sur le côté ; qui vient donc non pas m'assaillir mais me frôler, m'enrober, me circonvenir ; qui s'approche, raidit

mes épaules et puis au creux du ventre libère ensuite des sortes de spasmes sans contraction, tout de douceur et de plaisir ? Infime sont les plaisirs qui me viennent ainsi, je m'arrête pour respirer profondément, mes épaules retombent et je poursuis. Je passe par dessus un buisson d'ajoncs qui semble avoir été couché par le vent, à moins que ce ne soit par le pied d'une créature qui aurait marché dessus ; dans l'étendue de la lande, quelqu'un se dissimule et suit mes mouvements, quelqu'un, un homme, lanceur ou piocheur, qui s'est aventuré au-delà de son territoire, cherchant peut-être à se dépasser, à fuir ses congénères, un homme vieux sans doute... Je me raconte ainsi que quelqu'un attendrait ; mais attendre quoi, je suis seul et n'ai rien. Mais quelqu'un de désespéré qui..., ou un animal perdu qui chercherait à suivre mes pas en se méfiant de moi, habitué à l'homme et même familier qui pourtant craindrait de m'approcher, attendrait donc le moment propice, le moment où il ne pourrait plus tenir... Ne pouvant plus tenir, le chien vient renifler le corps quelque peu assoupi d'un homme qui se réveille en sursaut, le chien recule et puis lentement, lentement, s'approche tandis que l'homme « viens, viens.. » N'entend-on pas dans la rumeur du vent le son plus aigu d'une voix qui réclame ? Et s'il me fallait porter secours ? J'entends une voix qui me réclame et je ne bouge plus de manière à mieux l'entendre, le vent souffle un peu à mes oreilles, du coup j'entends mal. Cependant, je me concentre, baisse la tête pour mieux orienter mes oreilles, « viens, viens ! », sans doute c'est ça et peut-être n'est-ce que le feulement des souffles sur la lande. Cette voix réclame doucement, elle gémit mais souvent dans le vent, elle se noie. La lande se poursuit encore sur quelques cent mètres puis il n'y a plus que le ciel uniformément gris ; la lande s'y arrête et tombe dans la plaine. Que fait donc ce ciel qui s'épaissit et quel sol est-ce sur lequel je marche ? J'observe le mouvement de mes chaussures étanches, j'en suis content car elles me donnent de la puissance ; ma veste aussi qui est solide car elle est faite de très gros drap dont la face extérieure est mêlée de caoutchouc ; « elle est souple » j'exprime mon contentement sous cette forme. Le petit crachin a cessé, une odeur fraîche et agréable m'accompagne, les plantes sentent la verdure écrasée ou foulée par des machines ou des hommes ; c'est une odeur un peu âcre mais acide qui fait venir l'eau à la bouche. Quelque chose vient de briller, je me suis arrêté. Je me tourne lentement parce que je suis pas très sûr de ce que j'ai vu, j'hésite même entre continuer et revenir sur mes pas ; il serait plutôt étrange de trouver en cet endroit un objet perdu cependant, doucement je reviens sur mes pas, l'image dans les yeux d'une lame brillante. J'espère trouver un couteau, c'est idiot me dis-je mais je franchis ainsi dix mètres en arrière et cherche. Je ne vois rien, j'abandonnerais volontiers mais je n'abandonne pas ; durant plus d'un quart d'heure, je cherche encore. Et puis, je me décide à revenir plus en arrière, il faut être rationnel ; plus en arrière donc je marche en dehors de la voie, puis reviens dans la voie, imitant systématiquement mes mouvements précédents, j'espère sans espérer vraiment mais je suis satisfait de faire ce qu'il faut et soudain je vois la lame brillante d'un couteau ouvert.

Il faut être content pourtant, n'est-ce pas, il me semble qu'en ramassant ce couteau, je tombe sous

le charme d'un piège. Je frotte la lame et le manche, je fais briller le fer et me réjouis : « *Ris du vieux piège et du vieux séducteur/ Puisque la paix est là sur la hauteur* », c'est un beau couteau qui me plaît ; arrivera ce qui arrivera, me dis-je et pourtant cela ne veut rien dire. La lande secrète de vagues craintes, on y craint peut-être sa chance mais comment le savoir ? Je caresse le couteau avec mes doigts, je le tiens ferme en main, ouvert, la lame est bien aiguisée je passe mon pouce dessus. Il m'aurait été utile pour couper des racines, je me baisse sur la voie, je fouille dans le tapis de plantes et je trouve un long cordon de racine que je sectionne à deux endroits pour obtenir un morceau de plus d'un mètre. Je reste accroupi, une ombre vient sur moi sans que je l'aperçoive, c'est une masse lourde qui pèse dans mon dos et pourtant je ne me lève pas car je ne crois pas qu'il en soit ainsi ; je tente cependant de regarder par devers moi au-dessus de mon épaule ; soudain j'ai peur ! Tout le long de mon dos est venue une coulée de sueur, j'ai aperçu devant mon œil droit une ombre de la grosseur d'un gros rat...

Je marche encore surpris de l'ombre que j'ai vue ; une ombre grise dans laquelle au bout de quelques instants, j'ai reconnu celle d'une lourde mèche de mes cheveux agitée par le vent ; je marche dépit car je ne sais que penser de ces peurs qui me hantent comme s'il m'était impossible d'être serein. Je songe aux médicaments que je prends le soir et qui pourraient bien provoquer mes peurs, cependant cela n'enlève rien aux frayeurs. La voie va bientôt disparaître, bientôt je serai à la limite de la lande alors, il me faudra sauter dans une mare située à dix mètres au-dessous, c'est la manière la plus sûre pour éviter les chasseurs ; ensuite tout devient facile. Je dicte : arrivé au bord de la falaise vers cinq heures vingt.